

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS FACE AU LANGAGE ANTISÉMITE SOUS L'OCCUPATION : ÉDITH THOMAS, ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Atinati Mamatsashvili

Université Paris-Sorbonne, 1, rue Victor Cousin, 75005, Paris, France
Ilias Sakhelmtsipo Universiteti, Qakutsa Cholokachvilis gamziri 3/5, 0162,
Tbilisi, Géorgie
atinati.mamatsashvili-kobakhidze@paris-sorbonne.fr
atinati_mamatsashvili@iliauni.edu.ge

FRENCH WRITERS IN THE FACE OF ANTI-SEMITIC LANGUAGE UNDER NAZI OCCUPATION: ÉDITH THOMAS, ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Abstract: According to Victor Klemperer, Nazi language often used borrowed words but the danger lies in the transformation they undergo once they are transferred into “general language”. This study aims to focus on the anti-Semitic language adopted and manipulated by the Vichy regime to reveal the extent to which the new language is offered as a “new way” of thinking (Klemperer). To do this, we refer to the works of writers who particularly stressed the threat of the simultaneous alteration of language and thought in the grip of authoritarian and anti-Semitic regimes. It is dealt with here through a focus on *Pilote de guerre* (1942) by Antoine de Saint-Exupéry and *Journal intime de Monsieur Célestin Costedet* (written between 1940 and 1941) by Edith Thomas.

Keywords: Nazi occupation; anti-Semitism; Jews; stereotypes; French literature

Résumé : Selon Victor Klemperer, la langue nazie utilise souvent des mots empruntés, mais le danger réside dans la transformation qu'ils subissent, une fois passés dans la « langue générale ». Nous nous proposons, dans cette étude, de nous focaliser sur le langage antisémite adopté et manipulé par le régime vichyssois afin de révéler dans quelle mesure ce nouveau langage s'offre comme une « nouvelle manière » de penser (Klemperer). Pour ce faire, nous nous référons aux œuvres des écrivains qui ont particulièrement insisté sur la menace de la déformation de la langue et de la pensée sous l'emprise des régimes autoritaires et antisémites. Nous analysons dans cette perspective *Pilote de guerre* (1942) d'Antoine de Saint-Exupéry et *Journal intime de Monsieur Célestin Costedet* (écrit entre octobre 1940 et mai 1941) d'Édith Thomas.

Mots clés : Occupation ; nazisme ; antisémitisme ; Juifs ; stéréotypes ; littérature française

1. Introduction

La langue nazie, écrit Klemperer, utilise souvent des mots empruntés, mais qui se transforment en nouveaux mots, appartenant « pour toujours à la LTI¹ », car tirés de l'usage isolé d'un individu, d'un groupe, ils sont transposés « dans la langue générale » (Klemperer 1996 : 227). Ces *vocables*, « empoisonnés par la tendance fondamentale du nazisme » (*Ibid.*), forment une langue ou autrement dit, selon la revendication des idéologues nazis eux-mêmes, « une langue nouvelle et moderne »² (Faye 1973 : 562).

L'étude qui suit se focalise sur les procédés discursifs du discours du régime nazi tel qu'il a été adopté et manipulé par le gouvernement de Vichy afin de montrer à quel point la standardisation et la manipulation pénètrent la langue et régissent de l'intérieur les conceptions qui y sont liées. Le nouveau langage s'offre comme une « nouvelle manière » de penser (Klemperer 1996 : 34). Par conséquent, cette nouvelle langue n'implique pas seulement les procédés discursifs et langagiers mais engage aussi la pensée qui se voit au fur et à mesure *modifiée* sous l'emprise de marques stéréotypées.

Pour développer notre propos, nous nous pencherons sur deux œuvres en particulier : *Pilote de guerre* (publié en 1942 par Gallimard) d'Antoine de Saint-Exupéry et *Journal intime de Monsieur Célestin Costedet*, rédigé toujours en pleine Occupation (entre le 17 octobre 1940 et le 2 mai 1941) par Édith Thomas. À la différence de *Pilote de guerre*, le texte d'Édith Thomas n'a pas été publié sous l'Occupation, mais beaucoup plus tardivement.

2. Adopter la langue du pouvoir en remplacement de sa propre pensée

Dans *LTI – la langue du IIIe Reich*, Victor Klemperer analyse sa rencontre avec une pharmacienne « au nom lituanien de Prusse-Orientale » (Klemperer 1996 : 234) qu'il a connue pendant les dernières années de la guerre. Il s'attarde sur son portrait, qui nous révèle en elle « une bonne culture générale », des valeurs saintes auxquelles elle s'attache, étant « une adversaire passionnée de la guerre et aucunement adepte des nazis » (Klemperer 1996 : 234) et en particulier hostile à l'égard de l'idéologie de l'infériorité des races : « [m]a grand-mère est lituanienne : pourquoi devrait-elle, pourquoi devrais-je, à cause de cela, être d'une valeur moindre que n'importe quelle femme purement allemande ? » (Klemperer 1996 : 234). Malgré la capacité de jugement indépendant dont elle fait preuve, et qui va à l'encontre de celui prôné par Hitler et ses adeptes, elle reste néanmoins solidaire avec ces derniers sur un point : « [p]our les Juifs, [...] il a peut-être raison, là c'est vraiment autre chose » (Klemperer 1996 : 235). Il s'agit sans doute ici d'une condition qui sera qualifiée par Hannah Arendt, en 1961, de « manque d'imagination » / « lack of imagination » (Arendt 1964 : 134) lorsqu'elle se rapporte à la faculté de juger d'Adolph Eichmann. Le lien majeur entre le manque d'imagination et l'inaptitude à penser, avancé par Arendt, repose avant tout sur l'impossibilité à *se représenter les autres* : « [m]ais la vantardise

¹ LTI, c'est-à-dire *Lingua Tertii Imperii* (la langue du IIIe Reich), est un ouvrage de Victor Klemperer (Klemperer 1996).

² Il s'agit des propos de Goebbels.

est un vice courant et il y avait dans le caractère d'Eichmann un défaut plus spécifique, et aussi plus décisif : une incapacité quasi totale de considérer quoi que ce soit du point de vue de l'autre » (Arendt 2002 : 1064). L'absence d'aptitude à se mettre à la place de l'autre, à se *représenter* les choses du point de vue de l'autre, c'est-à-dire à imaginer l'*autre* ou une pensée *autre*, condamne Eichmann à penser avec des slogans, à *imaginer* le monde à travers les phrases faites, les mots-clichés.³

L'analogie se retrouve dans le cas rapporté par Klemperer. La jeune pharmacienne qui montre des valeurs saintes dénonce devant un presque parfait inconnu et un étranger, qui est Klemperer⁴, les doctrines nazies de la sous-humanité, mais n'arrive pas à les *généraliser*, c'est-à-dire à les *transposer* – dans son *imagination* – de sa propre personne (elle est lituanienne, mais n'est pas inférieure à l'Arienne) sur l'*autre* qui est ici le Juif. Et si elle n'y arrive pas, c'est aussi en partie à cause de la LTI – de la langue et du discours du IIIe Reich qu'elle entend depuis presque une dizaine d'années. Quand on lui demande si elle connaît personnellement les Juifs, elle répond : « Non, je les ai toujours évités, ils me donnent la chair de poule. On *entend* et on *lit* tellement de choses à leur sujet »⁵ (Klemperer 1996 : 235). Et lorsque l'auteur cherche ce qu'il peut lui objecter d'une manière prudente mais éclairante, à quel argument il peut « s'attacher » pour la ramener au jugement raisonnable, il se rend compte qu'elle avait treize ans au moment de la prise du pouvoir par Hitler, ce qui induit une quasi-impossibilité de trouver une « attache » dans son esprit qui avait été depuis formé par une idéologie qui *s'entend* et *se lit*, faisant ainsi *agir la langue* dans son pouvoir intentionnel et doctrinaire. Après s'être abrités ensemble du bombardement dans un coin de la pharmacie, une fois le danger écarté, la jeune fille reprendra le slogan entendu pour clore leur conversation entamée sur l'infériorité des hommes : « [e]t puis, c'est la guerre juive » (Klemperer 1996 : 236).

3. Résister à la langue du pouvoir, au slogan, au stéréotype

Pour démontrer les dérives de la langue et son pouvoir d'agir sur les esprits, nous nous pencherons sur le journal fictif de l'écrivaine française Édith Thomas, que cette dernière rédige pendant l'Occupation. Édith Thomas écrit ce journal fictif, intitulé *Journal intime de Monsieur Célestin Costedet*, parallèlement à son propre journal, qu'elle tient entre le 24 août 1939 et le 26 août 1944. En ce qui concerne le *Journal intime de Célestin Costedet*, ce dernier débute le 17 octobre 1940 et se clôture le 2 mai 1941, resté inachevé. Quant au projet lui-même, il semble que ce soit son frère qui lui ait suggéré l'idée de « commencer "un journal d'un bourgeois pétainien" décrit au jour le jour » (Thomas 1995 : 106).⁶ Comme il s'agit de la seule mention dans son journal où soit évoquée cette œuvre, il est sans doute probable qu'elle en ait commencé l'écriture à peu près à cette date, à savoir le 28 octobre 1940. Pourtant, elle fait

³ Sur l'analyse arendtienne de l'incapacité à penser d'Adolph Eichmann, voir Abram de Swaan qui juge que la philosophe dépeint Eichmann « comme un idiot sentencieux » (de Swaan 2016 : 34).

⁴ Victor Klemperer, ayant changé son nom par l'intermédiaire d'un ami, se cache et habite dans l'arrière-salle de sa pharmacie.

⁵ C'est nous qui soulignons.

⁶ Il s'agit de la note prise le 28 octobre 1940.

débuter le journal intime de son protagoniste le 17 octobre 1940, ce qui lui permet, selon Dorothy Kaufmann, chercheuse et biographe de Thomas, « de noter la réaction de son anti-héros aux mesures antisémites annoncées le lendemain » (Kaufmann, in Thomas 1995 : 20). La date du journal fictif est en effet notoire, car elle devient la motrice dans le développement de la pensée ou plutôt de l'« incapacité à *penser* » (Arendt 2002 : 1065) de celui (Costedet) qui incarne non pas l'« homme nouveau », mais l'homme *ordinaire*⁷.

Le journal fictif s'ouvre sur un Hymne des Légionnaires composé par le protagoniste Célestin Costedet (qui tient le journal), qui s'adresse aux jeunes soldats qui se trouvent aux côtés des « vieux Compagnons de Champagne et d'Yser » et qui marchent tous à l'unisson, « répètent » tous le même serment légionnaire et « montent à l'assaut » des forteresses sombres construites « contre [eux] » par les Juifs et les francs-maçons. L'ouverture nomme déjà avec tout le sérieux le *seul* ennemi contextualisé dans la judéo-maçonnerie au moment historico-politique bien précis où la France est occupée par l'Allemagne nazie. Cette tendance à la *déformation* sera en effet le propos central que va suivre le développement narratif du journal fictif où l'on assiste à l'*inversement de la vérité* : la France est envahie non pas par des Allemands qui sont « si parfaitement corrects » (Thomas 1995 : 227),⁸ mais par les Juifs (et en partie par les maçons) que le peuple entier doit *combattre*. Cette œuvre inachevée dans laquelle l'ironie mordante ressort notamment du sérieux avec lequel les propos du protagoniste sont tenus, retrace d'une manière absolument exceptionnelle le fondement majeur de l'idéologie autoritaire : détourner la vérité, pour ensuite non pas l'effacer (cela serait une tâche très simple), mais la *manipuler pour la présenter comme fausse*. Une idéologie poussée jusqu'à l'absurde – et c'est ce que voudrait suggérer le texte thomassien – pour que cette absurdité puisse se dévoiler dans sa réalité la plus accablante. « Tant de sottises soulage » – écrit Édith Thomas (1995 : 57) dans son propre journal le 11 mars 1940 à propos de l'antisémitisme propagé et notamment en réaction à la *Vie et constance des races. Le cours d'anthropo-biologie professé à la faculté de Médecine de Paris* par René Martial et publié au Mercure de France en 1939.⁹

⁷ Si nous appuyons sur cette distinction, c'est pour prendre en considération la différence historique d'une part, et politique d'autre part, avec le régime totalitaire nazi. En 1941, le programme de transformation de l'homme en « homme nouveau » se poursuit depuis sept ans en Allemagne (le phénomène concerne également le régime soviétique stalinien), alors qu'en France, la Révolution nationale entreprise par le gouvernement de Vichy dès 1940, et qui implique, elle aussi, la création de l'« homme nouveau », est un phénomène récent. La distinction s'opère donc aussi bien sur le plan historico-politique que temporel. À cette date, le gouvernement n'a pas encore pu entreprendre les mesures prégnantes auxquelles il aspirait dans l'éducation de la nouvelle génération. Il faut également prendre en compte le fait que les applications de ces mesures n'ont pas été complètement définies et « en aucun cas mises en œuvre, car dès le milieu de 1942, la Révolution nationale avait dans une large mesure perdu de sa force, déviée de sa route en raison de priorités plus pressantes et des circonstances changeantes de la guerre » (Yagil 1997 : 114). Pourtant, Vichy pouvait compter dès ses débuts sur des hommes tels que Costedet, et c'est sur eux que le régime autoritaire s'appuyait désormais.

⁸ Note du 17 octobre 1940 de Célestin Costedet.

⁹ Il s'agit d'un cours libre, position qui maintient René Martial dans l'incertitude et l'ambivalence, car d'une part, être chargé d'un cours libre dans un milieu académique témoigne, sans conteste, de l'existence d'un soutien académique ; d'autre part, il est rappelé que cette position ne permet pas

Le texte thomassien se situe dans la lignée des Lumières, et nous songeons à Diderot en particulier et à son *Neveu de Rameau*¹⁰, mais il entame aussi un dialogue avec les premières anti-utopies (*Nous autres* de Zamiatine¹¹) et celles qui seront écrites après la Deuxième Guerre mondiale (Orwell). L'un des traits caractéristiques du régime totalitaire et, à un certain degré, du régime autoritaire, est la revendication de s'emparer non seulement du futur (comme le mythe de l'Allemagne de mille ans par exemple), mais aussi et surtout de contrôler le passé. En ce sens, le texte de Thomas est révélateur car il suggère le détournement de la vérité historique ou, comme l'appelle Hannah Arendt, de la « vérité de fait » (Arendt 2012 : 797). Ce ne sont pas des Allemands qui ont envahi la France, mais ce sont les Juifs qui sont les envahisseurs et il faut rendre « la France aux Français » (Thomas 1995 : 227),¹² alors que l'« armée d'occupation », l'armée nazie est présentée comme « un miracle qui sauve une seconde fois la France » (Thomas 1995 : 249).¹³ La note du 9 juillet 1940 du journal intime de Thomas rapporte le contenu de l'affiche qu'elle observe au moment de consulter l'horaire du bus : « Sur l'affiche a été imprimé au tampon : "Notre ennemi, c'est le... Notre ennemi, c'est le..." . Le dernier mot est brouillé. Enfin je le déchiffre : "Notre ennemi, c'est le Juif" . / Où sommes-nous ? » (Thomas 1995 : 83).¹⁴ Charles Vildrac note, à l'instar de Thomas, presque au même moment, en août 1940, au sujet de ce détournement langagier qui agit sur les esprits : « Et l'antisémitisme d'importation paraît dans les communiqués pseudo-français. R... m'écrit une lettre déchaînée contre les Juifs envahisseurs de la France ! Il y a tout de même, en ce moment, un autre envahisseur et raciste, combien ! » (Vildrac 1968 : 112).

Dans leur analyse du mythe nazi, Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe qualifient le mythe de puissance en le distinguant de la chose, d'un objet ou d'une représentation. Le mythe s'assimile au rêve, la puissance mythique est « proprement celle du rêve, de la projection d'une image à laquelle on s'identifie » (Lacoue-Labarthe et Nancy 2016 : 52-53). Ce qui caractérise le mythe ou le rêve, c'est de « s'incarner dans une figure, ou dans un *type* »¹⁵ (Lacoue-Labarthe et Nancy 2016 : 54). Le mythe

de se considérer comme « membre à titre quelconque de l'université de Paris » (notification du recteur au doyen Tiffeneau concernant le renouvellement du cours libre de Martial avalisé par la Faculté, Notification du 4 juillet 1939 ; Voir Larbiou 2005 : 117-118). Pendant le régime de Vichy, l'incertitude est levée et René Martial devient membre du comité directeur de l'Institut d'anthropo-sociologie. En 1943 il arrive à obtenir un accord de la part d'Abel Bonnard sur la transformation de ses cours libres en une chaire, dont il réalise la leçon inaugurale « Crâne et les lois » le 25 janvier 1943 (Voir Larbiou 2005 : 113).

¹⁰ Le *Neveu de Rameau* fait notamment partie de ses lectures récentes. Le 15 janvier 1940 elle note dans son *Journal* : « Une phrase qu'on n'oserait pas écrire en cet an de grâce 1940. / '- Quoi, défendre sa patrie ? / Vanité. Il n'y a plus de patrie. Je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves' (*Neveu de Rameau*) » (Thomas 1995 : 54).

¹¹ Il serait d'ailleurs intéressant de savoir si elle avait connaissance de *Nous autres* de Zamiatine dont l'édition française date de 1929. Des similitudes s'imposent sur plusieurs plans : le protagoniste de ce dernier est aussi un anti-héros qui mène un journal, et le roman est en réalité un journal intime fictif, comme c'est le cas avec *Célestin Costedet*. Le but initial du journal que le protagoniste de Zamiatine est en train de tenir est de l'envoyer aux autres planètes pour les endoctriner par le verbe.

¹² Note du 18 octobre 1940 de Célestin Costedet.

¹³ Note du 14 novembre 1940 de Célestin Costedet.

¹⁴ Note du 9 juillet 1940 d'Édith Thomas.

¹⁵ Souligné dans le texte.

est indissociable du type, car ce dernier « est la réalisation de l'identité singulière portée par le rêve ». Étant donné que le mythe nazi est tout d'abord le mythe de la « race », les races deviennent, en quelque sorte, les « *types rêvés* par une puissance supérieure ». Dans ce contexte, le Juif n'est pas seulement une « race mauvaise » ou un « type défectueux », il est l'incarnation de « l'anti-type » et n'est pas uniquement opposé à l'Arien, mais suppose sa « contradiction », « l'absence même du type » (Lacoue-Labarthe et Nancy 2016 : 55-56).

Même si l'obsession antisémite n'occupe pas une place primordiale dans le journal fictif (ce qui la différencie du mythe nazi), elle prend néanmoins forme dans un rêve hallucinatoire dans lequel la France, habitée par l'ennemi intérieur, notamment la race Juive, va atteindre sa rédemption dans laquelle l'Allemagne hitlérienne se présente comme salvatrice. Néanmoins, le « rêve », si nous reprenons ici le terme à Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, de la *libération* reste quelque chose de très tangible – car, même si l'Allemagne est présentée comme alliée, le poids de la domination, de l'occupation de la France n'est pas absent du discours, mais tout simplement transféré d'une image à l'autre – de l'Allemand-sauveur au Juif-ennemi. Par conséquent, le *rêve* de l'ennemi s'incarne dans la « race mauvaise » et « défectueuse » et non pas dans l'envahisseur réel. Car, une fois de plus, c'est vers l'absence (mot qui nous sert de référence au contexte développé plus haut dans *Le mythe nazi*) ou autrement dit vers le mythe (racial) que la *projection* de l'état de domination et d'envahissement se réalise.

La construction textuelle du *Journal intime de Monsieur Célestin Costedet* se fonde notamment sur le détournement langagier et sur l'emprise que ce langage mensonger projette sur les esprits. Autrement dit, il constitue, par le biais de la reconstruction fictionnelle, la constitution du rêve à travers la « nouvelle langue » admise. Le protagoniste adopte, durant tout le déroulement de la narration, la langue du régime de Vichy et se présente comme un porte-parole de Pétain : « Le Maréchal l'a dit » (Thomas 1995 : 279)¹⁶ devient comme un slogan dans sa bouche. Dans toutes les circonstances, afin d'objecter à une opinion qui va à l'encontre de l'opinion prônée par Vichy, il remplace sa propre parole par celle *entendue* à la radio ou *lue*¹⁷ dans un journal : « Monsieur Rocart trouve que c'est mal de disposer ainsi de notre flotte contre nos anciens alliés, que c'est une trahison. M. Bonardi pense qu'il faut manger d'abord. Moi, je pense qu'il faut penser comme notre Maréchal, et je ne pense rien » (Thomas 1995 : 315).¹⁸ Cette « absence de pensée », si nous empruntons encore une fois la formule à Hannah Arendt, concrétisée ici par un remplacement de pensée effectué par le discours du gouvernement vichyssois, devient davantage prégnante lorsque la question en vient à porter sur l'éducation : « M. le ministre de l'Instruction

¹⁶ Note du 12 décembre 1940 de Célestin Costedet. Ailleurs il écrit : « Tout va changer, bonne-maman, M. le Maréchal l'a dit » (Thomas 1995 : 269), note du 1^{er} décembre 1940.

¹⁷ Nous nous référons ici aux termes (Klemperer) cités plus haut.

¹⁸ Note du 14 mars 1941 de Célestin Costedet. Il s'agit de l'épisode où la question de savoir s'il faut ou non que la France attaque son alliée, l'Angleterre, est débattue. Un procédé analogue est utilisé par Erika Mann dans son récit « La justice est ce qui sert notre cause » (Mann 2011). Voir à ce sujet Mamatsashvili 2014 : 75-94.

publique a dit comme si c'était moi » (Thomas 1995 : 267);¹⁹ Costedet retranscrit dans son journal le discours entier du ministre qui se rapporte à l'« obéissance » comme tâche première de l'Instruction publique. Car « l'intelligence, cette notion absurde dont on a tellement abusé » (Thomas 1995 : 267), ne sera plus prisée. Les meilleures places reviendront « aux plus disciplinés, à ceux qui sauront le mieux s'incliner devant la pensée et les ordres de leurs maîtres. Et les maîtres eux-mêmes seront solidement encadrés dans des organisations professionnelles et corporatives, ne laissant aucune place à l'indépendance si dangereuse de l'esprit » (Thomas 1995 : 268). Nous observons ici d'une part la mise en place de l'idéologie fasciste au sein du régime français, où le rôle éducatif semble déterminant, comme l'indique Thomas à plusieurs reprises dans les pages du journal ; d'autre part, c'est le danger d'adoption du langage de l'autre en remplacement de son propre langage qui est suggéré : « [o]ui, c'est exactement cela que j'aurais dit, si j'étais ministre de l'Instruction publique. Je n'ai même pas besoin de soumettre ma propre pensée à celle de nos chefs : chacune de leurs paroles et de leurs décisions m'expriment complètement » (Thomas 1995 : 268). Cette caricaturisation du personnage, le décalage entre la gravité des événements et leur appréhension, la déformation grotesque de la réalité, acquièrent toute leur force pour déjouer les règles de la littérature à thèse et éveiller une réflexion dans l'opinion publique. « Dans la société du type fasciste, l'individu abdiquant toute souveraineté personnelle, n'est donc plus qu'une partie du corps dont la tête est le chef-dieu » – écrivait Bataille en 1934 (Bataille 1970 : 207).

4. La fiction comme champ de bataille : *Pilote de guerre*, un engagement contre l'antisémitisme

Si Édith Thomas met en scène un anti-héros pour lui donner la parole et permettre ainsi de mieux révéler la « sottise » d'une idéologie et le danger de négliger l'emprise de la langue sur la pensée, Antoine de Saint-Exupéry procède de manière différente. Il récupère le stéréotype du langage antisémite, adopté simultanément par le régime de Vichy et par l'occupant, pour l'utiliser dans un langage *autre* auquel il l'emprunte, afin de l'annihiler, de l'effacer, de lui usurper sa connotation antisémite et raciale.

Considéré comme « la meilleure réponse que les démocraties aient trouvée jusqu'ici à *Mein Kampf* »,²⁰ *Pilote de Guerre* de Saint-Exupéry (voir Lacroix 2013) est aussi un récit qui attire tout de suite un déferlement d'injures antisémites. Publié à New York le 20 février 1942, puis en France occupée, le 14 décembre 1942 aux Éditions Gallimard, le livre est ensuite interdit, car il est perçu comme un instrument de la « judéo-ploutocratie » et une « apothéose du judéo-bellicisme ». ²¹ Nous constatons, que dans les deux cas, la réception du récit (qu'elle soit positive ou négative) se

¹⁹ Note du 28 novembre 1940 de Costedet. Les pages du journal d'Édith Thomas de cette même date reproduisent des citations identiques (remarque de Dorothy Kaufmann). Ces pages ne font pas partie de la publication.

²⁰ Expression du rédacteur en chef du journal *The Atlantic* citée par Michel Quesnel, in Saint-Exupéry 1999 : XXVII.

²¹ Propos de Pierre A. Cousteau, datés de 1943, cités par Paule Bounin, in Saint-Exupéry 1999 : 1305.

fait à travers une optique qui touche la « question juive ». Dans une lettre officielle, datée du 18 janvier 1943, que Darquier de Pellepoix, commissaire général aux questions juives, adresse au Docteur Rofinger, le récit d'Antoine de Saint-Exupéry est considéré comme dangereux pour l'opinion publique et son interdiction est jugée très utile à cet égard : « [j]e ne puis que mentionner le fait que le héros de ce roman est un certain Israël, que l'auteur nous présente sous le jour le plus sympathique ».²² La lettre de Darquier de Pellepoix représente en quelque sorte un compte-rendu quasi complet du livre, en soulignant combien il est « surprenant » que Saint-Exupéry « ait pu adopter coram populo une position qui soit en opposition flagrante avec le *bon sens* » (Pellepoix 1943 : CIX-53),²³ lequel réside dans la « ligne européenne » (*Ibid.*). Il est intéressant de remarquer que la formule « ligne européenne » vient se loger dans le langage collaborationniste non pas pour *masquer* mais plutôt pour *remplacer* la ligne « hitlérienne ». Il est d'ailleurs à noter que le texte saint-exupérien, à chaque fois qu'il veut opposer à l'hitlérisme une entité, emploie le terme *Occident* et non pas *France*. La critique s'empare donc instinctivement de cet argument linguistique et cognitif. Dans son article publié en 1941 dans *Le Combattant des deux-Sèvres* dont il est le rédacteur en chef, Alexandre Loez, tout en faisant l'éloge du Maréchal Pétain, loue la « *collaboration européenne* » basée sur la « *solidarité européenne* » (Loez 1941 : 2).²⁴ Pour renforcer son argumentation, il cite les célèbres vers de Sully-Prudhomme : « [j]e tiens de ma patrie un cœur qui la déborde, et plus je suis Français, plus je me sens humain », des vers où « les mots "patrie", "homme" et "Français" sont donc indissociables et c'est, à l'évidence, sur les valeurs de l'humanisme qu'ils partagent, que repose l'appartenance des Français à leur patrie » (Moreau Trichet 2004 : 21).²⁵ Cependant, l'article du *Combattant des Deux-Sèvres* remanie les vers du poète pour les réajuster au projet de propagande vichyssois : « [j]e tiens de ma patrie un cœur qui la déborde, et plus je suis Français, plus je me sens humain... Et donc *européen* » (Loez 1941 : 2). Ce qui est adjoint aux vers de Sully-Prudhomme, c'est donc notamment cette fin, « Et donc *européen* », dans laquelle *européen*, souligné dans l'article, est présenté d'une part comme faisant partie des vers du poète, et se fixe, d'autre part, en continuité avec la pensée patriotique, *française*. Ceci permet à Loez de mieux exprimer que la ligne adoptée par le Maréchal Pétain est en effet la ligne française, humaine et européenne à la fois. Le pays étant occupé, les vers de Sully-Prudhomme perdaient leur sens, alors que l'adjonction du supplément « européen », qui vient enchaîner sur les vers du poème, réussit à incorporer l'Allemagne hitlérienne au contexte français *et* européen, tout en l'appréhendant dans une conception humaniste.²⁶

²² Lettre du 18 janvier 1943 de Darquier de Pellepoix adressée au Docteur Rofinger (Pellepoix 1943 : CIX-53). D'ailleurs, Darquier de Pellepoix souligne qu'il lui est « impossible » de lui envoyer un exemplaire de *Pilote de guerre*, car « ce livre a été récemment interdit » (*Ibid.*).

²³ C'est nous qui soulignons.

²⁴ Souligné dans le texte.

²⁵ Claire Moreau Trichet analyse ici l'humanisme selon Henri Pichot, lequel reproduit, lui aussi, ces vers de Sully-Prudhomme dans ses « Paroles franco-allemandes ».

²⁶ Pour l'extrait cité, voir Sully-Prudhomme (1874 : 18).

Il faudrait ajouter qu'il y a également une troisième utilisation assez intéressante des textes de Saint-Exupéry dans la presse de l'époque, notamment en ce qui concerne le récit *Vol de nuit* (1931). Il s'agit, paradoxalement, de son appropriation dans le but de la propagande vichyssoise. L'article que nous avons rapporté plus haut, publié dans *Le Combattant des deux-Sèvres*, procède par emprunt d'« un mot du fameux pilote de guerre Saint-Ex... » (Loez 1941 : 2) afin de prouver la compatibilité absolue de la parole de l'écrivain avec celle du Chef suprême, le Maréchal Pétain. Il rapporte le moment où Saint-Exupéry, pris dans une tempête, s'élève un instant au-dessus d'elle pour capter la transmission d'un poste et lui indiquer la « marche à suivre ». Ici, l'auteur de l'article cite Saint-Exupéry : « Si on me conseille de marcher plein nord, je marcherai plein nord. Si on me dit de tourner en rond, je tournerai en rond » (*Ibid.*). Suite à cette citation, l'auteur reprend son propre jugement : « Là est le salut... suivre son guide. Le guide en ce moment, c'est le Maréchal. Le vieux chef a fait don de sa personne à la France » (*Ibid.*).²⁷ L'article met en évidence la portée du texte dont l'auteur sera interdit de publication un an plus tard (notamment après la parution de *Pilote de guerre*), et aide Loez dans sa démarche de persuasion du public. Car c'est parce qu'il est conscient de la division des esprits en France au moment des événements contemporains et qu'il souhaite « être mieux compris » (*Ibid.*) que l'auteur de l'article recourt à la citation de Saint-Exupéry. Le texte saint-exupérien subit ici une double transformation : composé, certes en 1931, mais par un écrivain qui s'élève contre le régime fasciste et l'antisémitisme prôné dans la France occupée, il sert d'arme de persuasion à la machine destructrice contre laquelle se bat son auteur. En outre, cette utilisation totalement mensongère mais astucieuse prouve la popularité et la notoriété de Saint-Exupéry, et, de ce fait, l'importance de la publication de *Pilote de guerre* en France au moment des persécutions dont les Juifs sont victimes.

Dans *Pilote de guerre*, Saint-Exupéry introduit la figure du colonel Jean Israël dont l'origine est particulièrement soulignée : il a « un grand nez bien juif » que « sa mère le lui a fait » (Saint-Exupéry 1999 : 120-121), et son courage exceptionnel est aussi accentué. La mention du nez se retrouve quatorze fois sur deux pages consacrées au colonel Jean Israël. Saint-Exupéry fait aussi usage de marques caractérielles pour détourner le sens : « [L]'un des plus courageux et l'un des plus modestes. On lui avait tellement parlé de la prudence juive que, son courage, il devait le prendre pour de la prudence. Il est prudent d'être vainqueur » (Saint-Exupéry 1999 : 120-121). Saint-Exupéry reprend donc le stéréotype physique et caractériel²⁸ dont les Juifs se voient marquer de plus en plus dans le discours des antisémites français dans les années 1930, mais aussi sous l'Occupation nazie, par le gouvernement de Vichy et par le

²⁷ Souligné dans le texte.

²⁸ « Sur le courage physique des Juifs je n'ai pas d'opinion. Le lieu commun est de le mettre en doute ; j'ignore s'il est fondé. Un Français qui était en Russie au début de la Révolution m'a dit avoir été frappé par le cran des mencheviks juifs, dans les combats de rues, qui lui parut supérieur à celui de leurs adversaires russes. Quoi qu'il en soit, en 1918, je suivais les idées reçues, et avais plutôt tendance à croire que la bravoure n'était pas une vertu juive » (Montherlant, *Un petit Juif à la guerre*, 1932, in *Mors et vita*, EPHEP : 5). Une traduction allemande de *Mors et vita* avait été envisagée sous l'Occupation aux éditions Esche, de Leipzig. Elle n'a jamais été publiée, Montherlant ayant refusé d'expurger son livre de la nouvelle *Un petit Juif à la guerre*.

discours hitlérien simultanément. Même si le langage stéréotypé est emprunté à un espace bien français, il l'est aussi à l'idéologie nazie qui a fait de l'antisémitisme son arme primaire. Dans son étude consacrée à « Saint-Exupéry and Language », E. E. Milligan analyse les procédés utilisés par l'auteur dans l'objectif de « remplir le mot » afin de lui procurer une signification que le mot seul ne peut jamais exprimer. Il souligne ainsi deux procédés, dont le premier recourt à l'analogie – « A word is used analogically » –, et le second à la répétition : « The other device is constant repetition which, whatever its artistic value, has the pedagogical effect of implanting firmly the new meaning of the word » (Milligan 1955 : 251). La « nouvelle signification » est notamment atteinte par la répétition (quatorze fois) des mots « nez juif », qui n'est pas par ailleurs dépourvue d'une certaine étendue morale. L'auteur ne se contente pas de cette utilisation du stéréotype afin d'insister sur le contexte précis de la « question juive », mais introduit en parallèle une figure de style, la comparaison : « Autant Israël était courageux, autant T. était accessible à la peur » (Saint-Exupéry 1999 : 121). C'est-à-dire, ce T., dont le nom est dissimulé, n'est pas seulement peureux par nature, mais il l'est en contrepoint avec le Juif Israël. Plus loin, le procédé comparatif est repris : « Contrairement à Israël, dont le nez m'avait paru tellement penaud [...], T. ne formait point de mouvements intérieurs » (*Ibid.*). Saint-Exupéry réussit ici non seulement à réintroduire une deuxième fois la comparaison entre T. et Israël, c'est-à-dire à opposer le courageux au peureux, mais aussi à glisser l'origine juive à l'intérieur du contexte courage/peur, par le biais de la nouvelle mention du mot « nez » (« Contrairement à Israël, dont le nez... »). Le rappel du nez (alors même que le terme est déjà mentionné treize fois), peut se rattacher ici, dans une certaine mesure, au procédé de « défamiliarisation »²⁹ (russe *ostranenie*) et n'est pas sans lien avec la conception de l'absurde développée dans le texte.

Comment procède donc le texte saint-exupérien pour développer d'une part la perception de l'absurde liée aux conceptions antisémites elles-mêmes, et d'autre part pour les rattacher à des procédés stylistico-esthétiques dans la démonstration ou plutôt la visualisation de la déraison ? Dans la plupart des cas, par le biais de la métaphore et la comparaison. La perception de l'absurde est avant tout liée à la guerre, telle qu'elle est menée : « Ainsi, moi qui pars en mission, je ne pense pas lutte de l'Occident contre le nazisme. Je pense détails immédiats. Je songe à l'absurde d'un survol d'Arras à sept cent mètres. À la vanité des renseignements souhaités de nous » (Saint-Exupéry 1999 : 124) ; « Le combat est absurde, les ordres des commandants sont absurdes » (Saint-Exupéry 1999 : 116) ; « [t]out cela est absurde » (Saint-Exupéry 1999 : 150). Car, en fin de compte, il s'agit de « jouer le jeu de la guerre, de même que l'on démantibule les parcs, et sacrifie les équipages, de même que l'on engage l'infanterie contre les tanks. Et il règne un inexprimable malaise. Car rien ne sert à rien » (Saint-Exupéry 1999 : 153). Le sacrifice humain se fait, dans ces conditions, « une parodie ou un suicide » (Saint-Exupéry 1999 : 154) et n'est plus porteur de la grandeur première. Le sacrifice devient l'absurde même où les mots pour le

²⁹ Dans son article daté de 1917, « L'art comme procédé », le formaliste russe Victor Chklovski introduit la notion d'*ostranenie* (« défamiliarisation »), traduit cinq décennies plus tard par Tzvetan Todorov par « singularisation » (Chklovski 1965).

dépeindre recourent à la métaphore, seule possible pour établir « une correspondance entre deux réalités d'essence différente » (de Galembert 2002 : 94-95). Le texte regorge de telles réalités-images. La vision des villages dévastés devient « un été en panne » qui donne forme à une métaphore filée : « horloges en panne », « toutes les horloges en panne » (Saint-Exupéry 1999 : 116). La métaphore évolue vers l'absurde et crée une image absurde (« Tout à coup une absurde image me vient », *Ibid.*). Les deux réalités distinctes se rencontrent encore une fois : les chasseurs qui poursuivent l'avion et les fils de la Vierge (« traîner derrière nous toute une collection de fils de la Vierge »³⁰, Saint-Exupéry 1999 : 146). L'absurde du concept de la guerre, du sacrifice humain est doublé par la métaphore elle-même absurde. Si l'utilisation de la métaphore requiert la participation directe du lecteur, c'est parce que c'est à travers ce dernier que la comparaison se construit et se compose. Par conséquent, les procédés stylistiques et esthétiques participent à la construction d'une image où l'imaginaire du lecteur est sollicité. Le procédé de répétition (« le nez juif ») s'attache à une fonction langagière analogue qui suggère l'absurdité de l'idéologie fasciste et antisémite et construit un sens nouveau à partir des mots-stéréotypes. Mais à l'instar du texte thomassien, c'est à travers le lecteur (et non pas à travers une morale affichée) que la construction de la portée manipulatoire et absurde de l'idéologie fasciste et antisémite se réalise. *Pilote de guerre* est sans doute le récit qui révèle le plus explicitement l'indignation causée non seulement par le contexte de l'Occupation, mais surtout par le racisme et l'antisémitisme du régime totalitaire : « Je crois que le culte du particulier n'entraîne que la mort – car il fonde l'ordre sur la ressemblance. [...] Je combattrai donc quiconque prétendra imposer une coutume particulière aux autres coutumes, un peuple particulier aux autres peuples, une race particulière aux autres races, une pensée particulière aux autres pensées » (Saint-Exupéry 1942 : 226). Le texte reflète le parti pris pour l'universel qui « fonde le seul ordre véritable » (Saint-Exupéry 1942 : 226), celui de la primauté de l'homme.

5. Conclusion

Pour conclure, revenons encore une fois à Victor Klemperer :

Avec la plus grande insistance et avec une précision dans les moindres détails, Hitler prêche dans *Mein Kampf* l'abrutissement des masses et la nécessité de les maintenir dans cet état et de les dissuader de toute réflexion. Un des principaux moyens pour y parvenir est le matraquage idéologique toujours simpliste et identique, et qui ne doit pas être contredit (Klemperer 1996 : 234).

L'idée de l'asservissement de l'esprit par une langue et une parole dans lesquelles le stéréotype évolue vers un « mode de pensée totalitaire » (Orwell, *Polemic*, in Michéa 2008: 188) et se développe comme une « *malédiction narrative* » afin de soumettre l'esprit aux automatismes meurtriers du langage (Faye & de Vilaine 1999) se retrouve, de manière très frappante, chez un peintre français, Joseph Steib, particulièrement

³⁰ « "Fil de la Vierge" me fait rêver. Il me vient une image que j'estime, d'abord, ravissante : "... inaccessibles comme une trop jolie femme, nous poursuivons notre destinée, traînant lentement notre robe à traîne d'étoiles de glace..." » (Saint-Exupéry 1999 : 146).

dans son tableau *Les Sources parlent*, peint en 1939 et repris en 1944, dont la réalisation technique anticipe le style du néo-impressionnisme allemand des années 1960-1970 (Petry 2015 : 58).³¹ Cette peinture met en scène une figure gigantesque de Hitler dans une forêt aux couleurs automnales, qui surgit de la terre, entrelacée à des arbres qui forment en même temps son corps, comme si ce dernier *prenait racine* dans la terre. Il est à noter qu'il ne surgit pas de nulle part, ne se pose pas en tant qu'un élément parmi d'autres de la toile, mais au contraire est solidement ancré dans le sol. Son effigie s'érige dans l'espace, en ligne verticale, élancée vers le ciel embrasé de jaune, couleur qui se prolonge dans les feuilles des arbres. La solidité de sa figure sortie de la terre s'oppose en même temps à la transparence de son corps gigantesque. Néanmoins, cette transparence n'a rien à voir avec l'idée de légèreté ou de précarité, ni avec celle de l'instabilité temporelle.³² Au contraire, la transparence *renforce* la fluidité de l'eau qui s'écoule à travers le corps. C'est notamment cet élément fluide (l'eau) qui tisse le lien direct avec la *parole* : car de la bouche du dictateur qui est représenté au moment de professer une parole (que le titre suggère déjà), c'est de l'acier qui s'échappe.

On sait que Hitler prit des cours de diction et de gestuelle avec le chanteur d'opéra Paul Devrient et qu'il préparait avec lui des jeux de rôles ; en même temps, sa prédilection pour les poses est également connue, ce qui est particulièrement visible à travers les photographies de Heinrich Hoffmann, diffusées dès 1927. D'autre part, Hitler avait aussi fait circuler les photos de ses prises de paroles, sous la forme d'un petit livret, *Der Führer spricht* (Le Führer parle). Au surplus, mis à part le vocabulaire spécifique, l'importance des termes en relation avec l'acier prend une place particulière dans la logomachie nazie (Petry 2015 : 58). *Les sources parlent* de Steib montre notamment, à travers ces divers éléments représentés (l'eau, le sol, la transparence, l'écoulement), combien la parole de Hitler peut être dangereuse – elle est « comme une mèche ou un foret d'acier, outil qui permet de percer jusqu'au métal » (Petry 2015 : 58). L'eau qui ruisselle et qui souligne la fausse transparence de la figure hitlérienne, met en réalité l'accent sur la gravité de la parole prononcée, laquelle, *métallique*, s'approprie l'aptitude de fluidité – de la circulation, de l'envahissement, de la propagation sur une étendue qui n'a pas de bornes.

Notons que l'organisation du tableau est intéressante dans la mesure où elle reproduit l'idée même de la dangerosité de la propagation de la parole « métallique » et *simultanément* liquoreuse du discours nazi. En fin de compte, la répartition de la surface du tableau en matières solides (arbres, terre, figure gigantesque) et fluides (l'eau, la transparence) n'est qu'un leurre, car la partie supérieure de la toile représentant le ciel est sujet à l'envahissement brutal de la matière solide : le ciel n'est ni bleu ni limpide, mais reprend les couleurs jaunes et opaques des arbres. Par ailleurs, la transparence, représentée ici uniquement à travers la vision corporelle de la figure de Hitler, qui pourrait avoir une fonction picturale de contrepied dont le but serait d'alléger la matière et la lourdeur, – n'est en fin de compte, elle aussi,

³¹ Notamment des peintres allemands comme Georg Baselitz – dans l'utilisation du feuillage.

³² Cette vision transparente de la figure du dictateur rappelle sans conteste le tableau d'Alfredo Ambrosi, *Portrait aérien de Benito Mussolini en aviateur*, composé en 1930.

qu'un trompe-l'œil. Elle renforce, au contraire, la lourdeur et la matière de l'acier et contribue à sa diffusion, circulation, propagation. C'est par le biais de l'eau que le métal acquiert l'aptitude de se répandre *au-delà* de son essence. La construction verticale (figure gigantesque dressée surplombant la terre) est donc soutenue par une construction horizontale (parole propagée).

Ce que réitèrent les textes de fictions composés pendant la Deuxième Guerre mondiale par Thomas d'un côté et par Saint-Exupéry de l'autre, c'est la *transformation* langagière qui s'opère parallèlement à la transformation du jugement et altère la capacité à penser. Le rapprochement établi par Jacques Bouveresse entre la pensée orwellienne, celle de Klemperer et de Karl Kraus, repose notamment sur la perception de la nouvelle langue nazie dans laquelle la nouveauté n'est pas d'*éliminer* les termes traditionnels, « mais plutôt de leur conférer un *usage nouveau* dans une pratique linguistique *transformée* » (Bouveresse 2012 : 25).³³ Les textes saint-exupérien et thomassien font usage, pour leur part, du langage antisémite et fasciste non pas pour l'éliminer, mais pour le dé-monter³⁴ – où l'action de dé-montage implique le renversement du sens courant. « Connaître – écrit Saint-Exupéry – ce n'est point démonter, ni expliquer. C'est accéder à la vision. Mais, pour voir, il convient d'abord de participer » (Saint-Exupéry 1999 : 135). C'est donc par l'image que procède l'auteur de *Pilote de guerre*, et plus précisément par la métaphore filée, dont l'image n'est pas affichée ou montrée, mais se construit *dans* l'imaginaire du lecteur qui doit dé-monter l'absurde à travers « le nez bien juif », « l'horloger », « le fil de la Vierge ». Quant à Édith Thomas, par le biais de la focalisation interne, elle crée un monde absurde où l'apothéose de la transformation linguistique et cognitive est atteinte dans le poème *À une forêt*, composé par le personnage fictif du colonel Costedet. Les vers de ce dernier retracent le passage du Maréchal à travers les bois, dont la figure souriante et porteuse de joie est aussi celle qui « dicte la loi » (Thomas 1995 : 247), ce qui n'est pas sans rappeler la gigantesque figure hitlérienne professant la parole au sein de la forêt peinte par Steib.

Bibliographie

- ARENDE, Hannah (1964), *Eichmann in Jerusalem*, New York : The Viking Press.
- ARENDE, Hannah (2002), *Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, Paris : Gallimard.
- ARENDE, Hannah (2012), *L'Humaine condition*, Paris : Gallimard.
- BATAILLE, Georges (1970), « Fascisme français », dans *Œuvres complètes II*, Paris : Gallimard.
- BOUVERESSE, Jacques (2012), *À temps et à contretemps : Conférences publiques*, Nouvelle édition [en ligne], Paris : Collège de France, <<http://books.openedition.org/cdf/2034>>.
- CHKLOVSKI, Victor (1965 [1917]), « L'art comme procédé », dans TODOROV, T., *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 7-23.

³³ C'est nous qui soulignons.

³⁴ Démonteur : 1° *Équit*. Jeter quelqu'un à bas de sa monture. V. Désarçonner, renverser, vider (les étriers). 2° *Fig.* V. Abattre, déconcerter, décontenancer, démoraliser, interloquer, troubler. 3° Défaire les différentes pièces qui constituent un tout. V. Débâter, défaire, désassembler, désunir, disjoindre (Le Robert 1973 : 111).

- FAYE, Jean-Pierre (1973), *Langages totalitaires*, Paris : Hermann.
- FAYE, Jean-Pierre – DE VILAINE, Anne-Marie (1999), *La déraison antisémite et son langage, dialogue sur l'histoire et l'identité juive*, Arles : Actes Sud.
- GALEMBERT, Laurent de (2002), *L'idéologie chez Saint-Exupéry*, Paris : Le Manuscrit.
- KLEMPERER, Victor (1996), *LTI – La langue du IIIe Reich*, Paris : Albin Michel.
- LACOUÉ-LABARTHE, Philippe – NANCY, Jean-Luc (2016 [1991]), *Le mythe nazi*, La Tour-d'Aigues : Éditions de l'aube.
- LACROIX, Delphine (dir.) (2013), *Antoine de Saint-Exupéry. Pilote de Guerre. L'engagement singulier de Saint-Exupéry*, Colloque de Saint-Maurice-de-Rémens, Paris : Gallimard.
- LARBIOU, Benoît (2005), « René Martial, 1873–1955. De l'hygiénisme à la raciologie, une trajectoire possible », *Genèses* 60, 98–120.
- LE ROBERT (1973), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris : Société du Nouveau Littré Le Robert.
- LOEZ, Alexandre (1941), « Le Chemin de Damas », *Le Combattant des deux-Sèvres* 239, Juillet-Août, 2.
- MAMATSASHVILI, Atinati (2014), « Fiction comme témoignage : l'écrivain-témoin face au pouvoir totalitaire », dans BOSSE, A. – MAMATSASHVILI, A. (éds.), *Littérature et totalitarisme : Écrire pour témoigner*, Namur : Presses Universitaires de Namur.
- MANN, Erika (2011 [Farrar & Rinehart, Inc., 1940 ; Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg, 2005]), *Quand les lumières s'éteignent*, Paris : Grasset.
- MICHÉA, Jean-Claude (2008), *Orwell, anarchiste Tory*, suivi de *A propos de 1984*, Paris : Flammarion.
- MILLIGAN, Edward E. (1955), « Saint Exupéry and Language », *The Modern Language Journal* 39/5, 249–251.
- MONTHERLANT, Henri de (1932), *Le Petit juif à la guerre*, dans *Mors et vita* [en ligne], EPHEP, <<https://ephep.com/fr/content/texte/henry-de-montherlant-un-petit-juif-a-la-guerre>>.
- MOREAU TRICHET, Claire (2004), *Henri Pichot et l'Allemagne de 1930 à 1945*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien : Peter Lang.
- PELLEPOIX, Darquier de (1943), *Lettre du 18 janvier*, C.D.J.C. (Centre de documentation juive contemporaine), CIX-53.
- PETRY, François (2015), *Le « Salon des rêves ». Comment le peintre Joseph Steib fit la guerre à Adolph Hitler*, Strasbourg : La Nuée bleue.
- SAINT-EXUPÉRY, Antoine de (1999), *Cœuvres complètes II*, Paris : Gallimard.
- SULLY-PRUDHOMME (1874), *La France. Sonnets*, Paris : Alphonse Lemerre.
- SWAAN, Abram de (2016), *Diviser pour tuer. Les régimes génocidaires et leurs hommes de main*, Paris : Seuil.
- THOMAS, Édith (1995), *Pages de journal. 1939–1944*, suivies de *Journal intime de Monsieur Célestin Costedet*, présenté par Dorothy Kaufmann, Mayenne : Éditions Viviane Hamy.
- VILDRAC, Charles (1968), *Pages de journal. 1922–1966*, Paris : Gallimard.
- YAGIL, Limore (1997), « L'homme nouveau » et la Révolution nationale de Vichy (1940–1944), Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires de Septentrion.
- ZAMIATINE, Evgeuén (2010), *Nous autres*, traduit du russe par B. Cauvet-Duhamel [en ligne], Édition du groupe "Ebooks libres et gratuits", <http://ebook-gratuit-francais.com/wp-content/uploads/sites/6/ebooks/pdf/zamiatine_nous_autres.pdf>.